

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : Propos de Voyages (9 ^{me} et dernière lettre)....	Léon MAYET.
Echos Artistiques.....	L. M.
Nos Théâtres.....	X.
Au Bord de la Loire (poésie)....	Clady ROY.
Une Réforme s. v. p.....	Tony d'ULMÉS
Le Monument des de Maistre à Chambéry.....	THÉO-DUREUIL.
Libre Chronique.....	FRANC-SILLON.
Août en Provence (poésie)....	Paul ARÈNE
Les Etrangers en France.....	Georges ROCHER
Charbonnières-les-Bains.....	X...
Spectacles et Concerts.....	X...
Bibliographie.....	X...
Bulletin Financier.....	X...

CAUSERIE

PROPOS DE VOYAGE

(9^{me} et dernière lettre).

Mon Cher Directeur,

Vous avez — sans doute — entendu parler du Marseillais qui se vantait de connaître l'Amérique parce qu'il était allé au Havre « qui est en face ».

J'ai — sur cet indigène de la Cannebière — un avantage incontestable : du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, j'ai parcouru la Suisse et j'en parle en me tenant de préférence à ce que j'appellerai la partie anecdotique d'une tournée déjà classique et qui le deviendra davantage, encore, grâce aux facilités de toutes sortes offertes à ceux qui l'entreprennent.

Je n'ai pas l'outrecuidante prétention d'avoir découvert la Suisse ; j'ai laissé de côté ses monuments et ses musées ; je n'ai parlé ni de ses institutions, ni de

ses souvenirs historiques ; je me suis formellement interdit toute description de ses montagnes pittoresques aux pics élevés, aux sommets couverts de neiges éternelles, n'ignorant pas cependant que les alpinistes ne s'exposent à mille dangers que pour avoir le plaisir de les raconter à d'autres.

Les musées m'ont peu attiré ; on n'est pas disposé — en été — à s'extasier devant l'immortelle beauté de l'art représentée par des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture renfermés dans des galeries où le thermomètre s'élève aisément à 35 degrés ; on lui préfère l'immortelle beauté de la nature où les tableaux filent, filent et disparaissent en vous laissant — avec le même charme et le même enthousiasme — une agréable sensation de fraîcheur et de bien-être.

J'ai fait exception, cependant, pour le Musée National Suisse fondé — à Zurich — par la Confédération.

Intéressantes au possible les collections d'objets qui rappellent le passé glorieux de la petite République, en même temps qu'elles donnent une idée générale de son développement artistique et industriel.

Le Musée national — et ses dépendances — forme un ensemble imposant. Détail curieux : les divers locaux en sont construits dans le style et le caractère de l'époque dont ils renferment les objets.

J'ai vu, à Zurich, des charrettes de fruits et de légumes traînées par des chiens.

Ce genre de locomotion est — du reste — pratiqué dans plusieurs cantons suisses. A Berne, j'avais déjà remarqué que les laitiers font tirer leurs voitures chargées de boîtes à lait par de grands chiens de montagne qui se montrent — en cette rude corvée — d'une vigueur et d'une docilité surprenantes.

Il paraît qu'en Belgique, en Saxe, en Autriche, les chevaux de trait sont — en beaucoup de cas — remplacés par des chiens de trait. Un chien — m'a-t-on dit — peut trainer jusqu'à 300 kilogr. et faire trente kilom. par jour.

Je ne suppose pas qu'il puisse se livrer tous les jours à ce chien de métier, ou — si vous le préférez — à ce métier de chien.

Il y a dans cette utilisation des forces d'un quadrupède que Buffon a appelé « le meilleur ami de l'homme » quelque chose qui blesse nos sentiments et nos habitudes.

Je sais bien qu'on ne se gêne pas avec ses amis, mais est-ce donc une raison suffisante pour les exploiter de cette façon ?

Il ne faut pas oublier non plus que le chien est le symbole de la fidélité et je me représente assez mal la fidélité traitée en bête de somme.

De Zurich à Schaffouse, on a le choix entre deux lignes. L'une — plus courte — passant par Winterthur, l'autre — plus longue — passant par Saint-Gall et par Constance.

Je me suis décidé pour cette dernière qui me permettait de séjourner dans une ville allemande.

Deux heures suffisent pour visiter Saint-Gall dont l'industrie de la broderie constitue le plus bel ornement et qui ne s'anime guère qu'à la sortie des ateliers.

Placée au bord d'un lac immense que bornent à l'horizon les vastes forêts du grand-duché de Bade, Constance a plus d'activité extérieure : l'élément militaire y domine. Sur les places, les « casques à pointe » font l'exercice et les rues sont sillonnées de bicycles montés par des soldats.

Cela ne contribue pas à donner beaucoup de gaieté à la ville.

J'ai revu à Constance le décor du premier acte de la *Juive*. A contempler l'église, au débouché du pont sur lequel défile — dans l'opéra d'Halévy — le cortège impérial se rendant à l'ouverture du Concile, on se croirait reporté à l'an 1414, et en assignant, pour demeure à Eléazar, une des maisons à tourelles qui sont dans le voisinage on croit entendre des voix disant :

En ce jour de fête publique
Quel est donc ce logis où l'on travaille encor ?

A quoi le chœur — un chœur invisible — répond :

C'est celui d'un hérétique
Que l'on dit tout cousu d'or,
Le juif Eléazar !

Là, se borne la vision. J'avoue ne pas avoir rencontré — dans les rues de Constance — une seule Rachel qui m'ait obligé à dire, comme Léopold :

Béni soit le jour
Qui vers moi t'amène,
Béni soit le jour
Où finit ma peine...

Une industrie florissante, à Constance, est celle des objets préhistoriques que les faussaires vendent à bon compte aux musées ou aux amateurs.

La facilité avec laquelle dix-sept momies des rois et des reines d'Égypte, fabriquées à Alexandrie, sont entrées — il y a quelques années — au musée royal de Berlin, a servi de leçon à l'ingéniosité allemande.

Le truquage se fait en grand au pays où la princesse Eudoxie payait si généreusement trente mille florins la chaîne incrustée

Que portait autrefois l'empereur Constantin.

Je laisse au premier guide venu — Baedeker ou Joanne — le soin de décrire la chute du Rhin à Schaffouse ; je me bornerai à dire que le spectacle est absolument grandiose.

Les rues de Schaffouse — tout au moins les rues principales — ont un cachet particulier qu'elles doivent aux façades des maisons. Au-dessus de chaque porte d'entrée se trouve une *loggia* — à une ou deux ouvertures — se détachant en avant-corps et formant pignon. Quelques-unes de ces loggias avec leurs chiffres ou leurs emblèmes sculptés sont d'un dessin et d'une élégance remarquables.

De Schaffouse à Genève, je devais effectuer mon retour avec des arrêts successifs à Bâle, Neuchâtel et Lausanne.

En visitant les monuments de Bâle ma surprise a été grande de trouver dans la cour du vieil Hôtel de ville la statue — en pied — de Munatius Plancus. Par suite de quels avatars, ce brave Romain — qui fut le fondateur de Lyon — est-il allé s'échouer à Bâle où il est en grand honneur, alors que chez nous rien ne rappelle son souvenir ?

Dans l'impossibilité de consulter mes auteurs, je suppose que ce Munatius Plancus passait son temps à fonder des villes comme d'autres passent le leur à confectionner des petits pâtés.

La traversée du Jura entre Bâle et Neuchâtel rappelle — en quelques endroits — les magnificences du Gothard.

Deux chocolatiers — l'un Bernois, l'autre Neuchâtelois — luttent en Suisse, de réclame et de publicité. Les journaux célèbrent à l'envi l'excellence de leurs produits ; les murs sont tapissés de leurs affiches ; ils se sont même emparés du faite des maisons et, de tous côtés — en tuiles jaunes ou blanches — leurs noms flamboient sur les toits.

Entre Kohler et Suchard, c'est une guerre sans trêve, ni merci.

Ce dernier tient actuellement le record du puffisme. Dans un des sites les plus pittoresques du Gothard, sur un rocher recouvert — de la base au sommet — d'une couche de peinture brune qui le fait ressembler, de loin, à un énorme bloc de chocolat, se détache — en lettres gigantesques — le mot « Suchard ! »

Un de ces quatre matins, on apercevra au sommet du Mont-Blanc, un écriteau ainsi conçu : « Le meilleur chocolat est le chocolat Kohler ! »

Simple question d'optique à résoudre. C'est — à bref délai — l'envahissement de la montagne par le mercantilisme moderne.

Je m'arrête sur cette constatation, plutôt pénible, en me demandant, mon cher Directeur, si je n'ai pas trop abusé de la patience des lecteurs du *Passe-Temps* et de la vôtre.

Les impressions de voyage intéressent surtout celui qui les écrit et mes notes — prises au jour le jour — ont dû laisser ceux qui les ont lues d'autant plus indifférents qu'elles ont trait à un pays devenu, aujourd'hui, le pays de tout le monde.

LÉON MAYET.



Echos Artistiques

Nous avons dit que le Théâtre des Folies-Dramatiques avait été adjugé à une société financière. On parle de M. Campocasso pour la direction de cette scène parisienne.

M. Campocasso s'adjoindrait M. Gumbourg.

La Comédie Française a joué trente fois dans le courant de juillet 1899 et encaissé 68.065 fr., ce qui donne le chiffre de 2.266 par représentation.

Pendant le mois correspondant de l'année 1898, la Comédie-Française avait joué trente fois et encaissé 76.709 francs, ce qui donnait une moyenne de 2.556 francs par représentation.

Les rappels au théâtre :

La direction du théâtre royal de Dresde vient de régler cette grave question. Dorénavant, les artistes ne pourront se représenter devant le public que trois fois après chaque acte et six fois à la chute finale du rideau. C'est évidemment suffisant : vingt-et-un rappels pour une pièce en cinq actes !

La reprise de *Déjanire* aux arènes de Béziers a eu lieu dimanche dernier à quatre heures, devant 12.000 spectateurs environ.

L'orchestre de 400 exécutants était conduit par M. Saint-Saëns.

M. Gravière, directeur du Grand-Théâtre de Bordeaux, vient de mourir à Aix-les-Bains des suites d'une congestion pulmonaire.

M. Gravière avait dirigé à Paris le théâtre de la Renaissance avec un réel goût artistique.

Il était le mari de Mme Bréjean-Gravière, si souvent applaudie à l'Opéra-Comique.

Un groupe de riches Américains, véritablement enivrés par les succès militaires de la grande République (demandez des renseignements au général Otis), a demandé à l'auteur de *Cavalleria rusticana* la musique d'un hymne triomphal destiné à célébrer les victoires des armes américaines. Informé de ce fait, le *New-York Herald* aurait acquis pour 5.000 dollars (25.000 francs) le droit de publier l'hymne en question.

Mais voici qu'au dernier moment, on croit pouvoir annoncer que M. Mascagni aurait décliné l'honneur d'accoler son nom à la gloire militaire des États-Unis.

Une amusante histoire arrivée à Henry Irving, le grand tragédien anglais.
La célèbre actrice anglaise Miss Ellen

Terry, possédait un petit fox-terrier, nommé Fussy, auquel elle avait donné une éducation des plus soignées. Elle lui avait inculqué des habitudes d'ordre et de propreté. A l'heure du repas, par exemple, elle disait: « Tapis, Fussy, tontapis! » Fussy partait aussitôt comme une flèche et revenait après quelques instants un tapis entre les crocs. Il étendait la pièce d'étoffe sur le parquet. Un domestique apportait alors la pâtée de « M. le chien », et Fussy déjeunait.

Il y a quelque temps, Miss Ellen Terry fit cadeau de son fox-terrier à sir Henry Irving. Fussy s'attacha bien vite à son nouveau seigneur; mais il n'en garda pas moins à sa première maîtresse un reconnaissant souvenir. Il lui obéit comme s'il n'avait jamais cessé de lui appartenir. Dernièrement, au cours d'un dîner offert par le grand comédien anglais et auquel assistait Miss Terry, on se mit à parler de Fussy, qui dormait sur un coussin dans un coin de la salle à manger. Miss Terry raconta qu'elle avait habitué cette intéressante petite bête à aller chercher elle-même son tapis à l'heure du repas. Et, fière de son élève, elle l'interpella: « Tapis, Fussy, ton tapis! » Fussy, à cette voix bien connue, se réveilla en sursaut et se précipita dans l'appartement en jappant. Mais il n'y avait pas de tapis dans le vestibule et, seule, la chambre à coucher de sir Henry était ouverte. L'ingénu animal y entra et, bien décidé à ne pas reparaitre devant Miss Terry sans un tapis quelconque, il sauta sur le lit, saisit entre les dents la chemise de nuit de son maître et entra dans la salle à manger, traînant après lui ce vêtement qu'une Anglaise vraiment digne de ce nom ne saurait mentionner sans rougir.

On voit d'ici la mine scandalisée des convives, se rendant compte de la nature très particulière du tapis rapporté par Fussy.

L. M.

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Nous rappelons que les deux représentations de *Cyrano de Bergerac*, données par Coquelin aîné, auront lieu le lundi, 3, et le mardi, 4 septembre.

En dédiant sa pièce à Coquelin aîné, Edmond Rostand a voulu lui montrer à quel point il appréciait sa collaboration dans l'éclatant triomphe de *Cyrano de Bergerac*. La critique a été unanime à ratifier l'opinion de l'auteur.

Pour nous, ce sera une bonne fortune et un plaisir immense d'associer nos bravos à ceux des publics parisiens et londoniens, où la pièce a été réalisée à Paris 400 fois et à Londres 40 fois, le maximum des recettes. L'admirable Coquelin-Cyrano a tenu à paraître à Lyon entouré de ses partenaires du 1^{er} jour, et MM. Jean Coquelin, l'amusant cuisinier Ra-

gueneau, Normand, Vauthier, Ossart, Walter, etc., Mmes Esquilar, Pauline; Patry, Blanche Miroir, etc., retrouveront certainement chez nous, à côté du maître, leur succès de Paris.

AU BORD DE LA LOIRE

*Dans l'ombre se mêlait au silence nocturne
L'attrait mystérieux qui flotte sur les eaux;
Le vent berçait nos fronts d'un charme taciturne,
Plus suavement doux qu'un frisson de roseaux.*

*Dans le soir embaumé les vagues déferlantes
Réflétaient jusqu'aux cieux d'étranges visions,
Leurs murmures semblaient l'écho de voix errantes
Réclamant au bonheur leur part d'illusions.*

*Les tinides clartés qu'un rayon accompagne,
Aux flots jetaient l'éclat de leurs frémissements.
La lune au doux regard, lumineuse compagne,
Illuminait la nuit de ses rayonnements.*

*L'aspect d'un vieux manoir qui dans l'air se dessine,
Cadavre au sein pierreux, mutilé, triste et grand,
Comme un pauvre altéré que le temps ronge et mine
De son ombre absorbait l'eau calme d'un étang.*

*Du frisson des grands bois, concert des solitudes,
Le son montait dans l'air, et si tendre, et si pur
Qu'on eût dit le zéphir arpégeant les préludes,
D'un cantique divin sur des orgues d'azur.*

*Une grise vapeur couvrant les fleurs déclosoes,
Glissait du vert coteau, comme un voile enbrumé,
Et si frêle, et si fin, qu'au souffle ardent des roses,
Le voile n'était plus qu'un rêve parfumé.*

*Nous allions à pas lents éveillant les brins d'herbe,
Oubliant du grand jour l'ironique pitié;
Et dans un songe d'or nous dressions une gerbe,
D'espoirs épanouis et de fleurs d'amitié.*

Clady Roy.

24 août 1899.

Une Réforme s. v. p.

Sans demander une trop grande émancipation pour la femme, je voudrais qu'une réforme bien simple et qui semble toute naturelle s'introduisit dans cet assemblage de préjugés, de mesquinerie, de pose et de morgue qu'on appelle : la société.

Je voudrais que la jeune fille y eût une place plus indépendante, plus intelligente, moins effacée.

Quelle est la vie de la jeune fille? A dix-sept ans, elle fait son entrée dans le monde, et c'est alors une course affolée de bal en bal à la recherche d'un mari. On pourrait dire en parodiant un des plus jolis mots de Figaro : « Tant va la

cruche à l'eau qu'à la fin « elle se case. »

Mais si elle ne se « case » pas la première année, ni la seconde, ni la troisième, elle poursuit infatigablement sa carrière dansante, elle est de toutes les sauteries, elle cotillonne éperdûment. Dansez, sautez, embrassez qui vous voudrez! — seulement elle n'embrasse pas qui elle veut.

Que j'en ai vu danser des jeunes filles qui n'étaient plus jeunes! Certaines, pour avoir trop dansé, n'avaient plus que la peau sur les os, tels ces vieux cheyaux qu'on achète cinq francs pour les corridas de muerte. Ils tombent crevés par un coup de corne, on bouche le trou avec du son et en avant pour la prochaine course!

A vingt-quatre ans elles prennent encore de petits airs ingénus et rougissants, ne lisant rien, ne disant rien, ne comprenant rien, ayant une idée fixe, lancinante, hypnotisante : cacher leur âge, n'avouer que vingt ans. Et cette idée-là ne les lâchera plus. A vingt-ans, à trente ans, même à trente-cinq ans, elles feront encore les fillettes.

Elles étaient niaises, elles deviennent « gagas ». Et c'est pourquoi il n'est pas pas un salon où nous n'ayons le spectacle prodigieusement comique de ces vieilles jeunes filles accompagnées de leur maman, qui baissent les yeux, rougissent pudiquement et n'ont d'autre occupation que de s'arranger des petites toilettes « jeune fille » pour leurs petites distractions « jeune fille ».

Mon Dieu! Mesdemoiselles, je ne voudrais pas vous empêcher de danser puisque vous aimez tant ça, mais, en outre, vous pourriez faire des choses plus utiles, comme soigner les malades dans les hôpitaux (ce que font beaucoup de jeunes anglaises), faire des cours dans les écoles, ou, si vous n'avez pas la vocation de la charité, travailler une science ou un art. Il serait bien aussi que vous eussiez quelques idées — si c'était possible! — et je vous engagerais à les exprimer sans baisser vos yeux faussement ingénus et sans pincer les joues pour faire croire que vous rougisiez.

Si le féminisme remporte cette victoire-là, je lui vote une couronne et, je vous le promets, on dansera. Du temps de la Révolution, on dansait la carmagnole après avoir aboli les préjugés aristocratiques. De notre temps, on pourra bien danser la berline après avoir aboli les préjugés bourgeois.

Tony d'ULMÈS.



LA CRÈME SIMON

EST LE COLD-CREAM PAR EXCELLENCE
POUR LES SOINS DE LA PEAU

Le seul recommandé
par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

Pour Calmer la Soif

Rien n'est plus utile, plus agréable,
plus hygiénique
que la boisson préparée avec le

SUCRE CASTILLAN

FRANCO PAR LA POSTE : 1.25

Adopté dans les régiments comme boisson
pour le repas

SIMON

PARIS, rue Grange-Batelière, 13

36, rue Bouchardy, LYON

Coût : DEUX CENTIMES le Litre

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

Le Monument des de Maistre A CHAMBÉRY

Où trouver en ce moment un journal où la moindre ligne n'ait pas un rapport avec nos événements actuels ; où trouver la moindre petite colonne qui nous parle d'autre chose que du Procès ; où trouver à cette heure une autre préoccupation que celle des débats du Conseil de guerre de Rennes ?

Tout ce qui n'est pas relatif à ce procès, tout ce qui ne vise pas notre armée ou notre nation, tout ce qui n'est insulte, grossièreté, révolution, anarchie, est relégué comme une médiocrité à l'arrière plan ou jeté dédaigneusement au panier, ce, te fosse commune autant qu'insondable des salles de rédaction.

C'est à cause de tout cela que passa presque inaperçue l'inauguration, à Chambéry, du monument élevé à la mémoire de Xavier de Maistre et de son frère Joseph.

En temps ordinaire, nous aurions eu sur ces deux écrivains physiquement frères, mais de caractères si différents, de longues chroniques. Mais aujourd'hui rien, l'Affaire, toujours l'Affaire, seule l'Affaire, fait prime et c'est vraiment désastreux.

Nous avons voulu fêter comme il convenait cet hommage rendu aux Lettres et bien loin nous avons dû fuir pour ne plus entendre bruir à nos oreilles les cris des camelots, pour ne plus voir, chose odieuse, ces manchettes énormes qui nous mentionnent chaque soir de nouvelles trahisures, de nouveaux scandales. Nous sommes allés chez un ami dont la solitude n'est même point dérangée par l'impitoyable et stridente corne des tramways. Et là, nous avons cru devoir oublier tout pour faire notre examen mental, une sorte de voyage autour de notre conscience.

Nous y voici.

Nul souci en dehors de la ville ne vient troubler notre quiétude. C'est le soir et la lune toute blanche éclaire d'une lueur pâlichonne les arbres sous lesquels nous abritons notre rêverie. Au ciel, les étoiles, toutes petites, innombrables, poignée de boutons d'or lancée au hasard contre la voûte du ciel, font rêver de quelque plafond de sainte chapelle où doit régner la paix des âmes.

Il a été convenu entre nous qu'il ne serait question d'aucun des événements actuels et nos hôtes, courtois, comprenant combien doit être appréciable pour nous ce bonheur de ne point causer, de ne point parler, respectent notre silence.

Nous sommes dans des fauteuils de jardin, assoupis dans le recueillement

de nos êtres, goûtant la joie profonde de saines amitiés, de celles qui sont muettes et ne se dévoilent qu'à bon escient. De grands souffles d'air, parfois, s'élèvent et agitent les arbres qui, doucement, frissonnent ; jusqu'au visage nous arrive alors la fine buée humide du jet d'eau. Sur les pelouses s'élèvent des corbeilles de fleurs bien entretenues ; les chiens, ces autres amis, jouent entre eux, se mordent les oreilles, jappent et se roulent.

— Paix, les chiens ! a dit le maître de la maison. Et tous, en rampant, peureux, agitant faiblement la queue, nous regardant avec leurs yeux attendrissants et intelligents, implorent notre bonté et viennent poser leur museau humide sur nos genoux. Quelques paroles, une caresse, et à nouveau ils rebondissent, prêts à de nouvelles et inoffensives luttes.

Le silence est le grand maître, sans remuer les lèvres, nous causons et nous nous comprenons.

Comment ne pas faire alors le songe d'une nuit d'été, comment s'arracher au charme captivant de songer aux beaux livres de ces stylistes, les de Maistre !

Nous le voyons par la pensée ce monument décrit par quelques rares gazettes et nous pensons à cette ironie, qu'a su vaincre le sculpteur en accouplant ces deux tempéraments. L'un terrible, batailleur, inquisitorial, aux doctrines abruptes, sans angles, presque sans tolérance ; l'autre, d'une philosophie douce et résignée, calme au milieu de la tempête, se complaisant chez lui et analysant scrupuleusement ses sentiments.

« Embarrassé, le sculpteur a dû sacrifier un peu le cadet. Noblement drapé, Joseph est debout sur un rocher que heurte la tempête... Ce tragique rocher n'est peut-être pas le piédestal qu'on attendait pour Xavier ; pourtant, il a bien fallu qu'il y montât. Joseph l'encourage en lui posant amicalement la main sur l'épaule ; il a pris d'ailleurs avec lui un exemplaire en marbre du *Voyage*. »

Ainsi voilà les deux frères côte à côte, créés dans le marbre dans ce beau pays de Savoie, patrie de Claude de Seyssel, de François de Sales, de Vaugelas, de Saint-Réal.

Xavier de Maistre, expatrié en Russie à Saint-Petersbourg, écrivit des pages remarquables de pureté, de netteté et de concision. Conteur charmant, son *Voyage* et son *Lépreux de la cité d'Aoste* resteront des livres classiques où l'on trouvera toujours de beaux exemples de la simplicité et de la couleur de notre langue française.

C'est avec émotion que nous songeons à ces pages magnifiques que, dans notre jeunesse, en cachette, nous apprenions par cœur. Un passage nous est resté en

mémoire, que l'on nous permette de le rééditer. Xavier se trouve devant son bureau et en fouille les recoins :

« Entre ces deux tiroirs est un enfoncement où je jette les lettres à mesure que je les reçois ; on trouve là toutes celles que j'ai reçues depuis dix ans. Les plus anciennes sont rangées selon leurs dates, en plusieurs paquets, les nouvelles sont pêle-mêle ; il m'en reste plusieurs qui datent de ma première jeunesse.

« Quel plaisir de revoir dans ces lettres les situations intéressantes de nos jeunes années, d'être transporté de nouveau dans ces temps heureux que nous ne reverrons plus !

« Ah ! comme mon cœur est plein ! comme il jouit tristement lorsque mes yeux parcourent les lignes tracées par un être qui n'existe plus ! Voilà ses caractères, c'est son cœur qui conduisait sa main, c'est à moi qu'il écrivait cette lettre, et cette lettre est tout ce qui me reste de lui ! »

Il y a bien longtemps déjà que ceci a été écrit et que vous connaissez ce passage. Combien de fois depuis a-t-il été, sous une forme peu différente, et sous des signatures peu scrupuleuses, emprunté à son véritable auteur ? Il est peu de feuilletonistes où on ne le retrouve pas. Tous les détestables Georges Ohnet de la création ont puisé dans ces chapitres si clairs et si puissants.

Joseph de Maistre était, à l'encontre de son frère Xavier, un sectaire violent et intransigeant.

« Or, admirez la loi des contrastes : tandis que le magistrat, dont on ne devait attendre que mansuétude et distractions modestes de lettré peu en vue sur la scène du monde, multipliait ces écrits formidables qui glorifient les bourreaux, les pontifes infailibles, les sinistres maximes d'une impitoyable politique, le militaire consacrait ses loisirs de garnison à rêver doucement et à bâtir d'ingénieuses et touchantes histoires dont il trouvait le fond dans son entourage, »

Il faut relire, à cette occasion, *Les Soirées de Saint-Petersbourg* pour s'en convaincre.

Avec lui aucune demi-mesure dans son raisonnement. C'est l'homme entier, franc qui, sans détour, dit toutes sa pensée. Ses commentaires intitulés : *Du Pape* ; sont curieux et instructifs :

« L'homme, en sa qualité d'être à la fois moral et corrompu, juste dans son intelligence et pervers dans sa volonté, doit nécessairement être gouverné ; autrement, il serait à la fois sociable et insociable, et la société serait à la fois nécessaire et impossible.

« On voit dans les tribunaux la nécessité absolue de la souveraineté, car l'homme doit être gouverné précisément comme il doit être jugé, et par la même raison, c'est-à-dire parce que, partout où il n'y a pas sentence, il y a combat.

« Sur ce point, comme sur tant d'autres, l'homme ne saurait imaginer rien de mieux que ce qui existe, c'est-à-dire une puissance qui mène les hommes par des règles générales, faites non pour un tel cas ; ou pour un tel homme, mais pour tous les cas, pour tous les temps et pour tous les hommes. »

Nous n'avons pas ici la prétention de « découvrir » ni Xavier ni Joseph de Maistre ; nos lecteurs les connaissent l'un et l'autre aussi bien que nous. Mais il est bon de revenir de temps à autre sur les choses du passé, elles valent mieux en ce moment que les choses du temps présent.

Nous nous contenterons de citer encore et de donner ce passage qui est pour ainsi dire le type de la démonstration froide, cinglante, sans arrière-pensée de Joseph de Maistre.

« Commencez d'abord par ne jamais considérer l'individu : la loi générale, la loi visible et visiblement juste est que la plus grande masse de bonheur, même temporel, appartient, non pas à l'homme vertueux, mais à la vertu. S'il en était autrement, il n'y aurait plus ni vice ni vertu, ni mérite ni démerite, et par conséquent plus d'ordre moral. Supposez que chaque action vertueuse soit payée, pour ainsi dire, par quelque avantage temporel, l'acte, n'ayant plus rien de surnaturel, ne pourrait plus mériter une récompense de ce genre. Supposez, d'un autre côté, qu'en vertu d'une loi divine, la main d'un voleur doive tomber au moment où il commet un vol, on s'abstiendrait de voler comme on s'abstiendrait de porter la main sous la hache d'un boucher, l'ordre moral disparaîtrait entièrement. »

Démonstration qui supporte évidemment la discussion. On connaît bien des gens sans aveux et sans conscience qui savent qu'ils jouent leur tête en commettant un acte criminel et cette considération ne désarme pas du tout leur main.

Mais ne chicanons pas trop, il y a dans ces *Soirées* trop de belle et bonne philosophie. La philosophie, du reste, ne vit-elle pas exclusivement de la discussion.

Les Savoisien, en inaugurant le monument des De Maistre, ont voulu, avant tout saluer le talent des deux écrivains. Ils ont eu raison. Mieux valent les luttes littéraires que les luttes politiques.

THÉO-DUREUIL.

Liqueur de Table

DE
PREMIÈRE MARQUE

ÉLIXIR

DE
S^T-PIERRE

DU
FRÈRE DIODATO CAMURANI

DIRECTEUR DE LA

Pharmacie du Vatican, à Rome

Dépôt général pour le Monde entier

EXCEPTÉ L'ITALIE

11, rue Grôlée, LYON

EN VENTE

Dans toutes les bonnes Maisons

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

EXPOSITION

Internationale Religieuse

DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

- 1^o A 50 % des bénéfices nets ;
- 2^o A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
- 3^o A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 fr. tous frais compris.

En vente : AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

THÉ

DES

MANDARINS

QUALITÉ EXTRA SUPÉRIEURE

250 grammes.....	2.50
125 —	1.50
50 —	0.60
Le kilo.....	9.50
500 grammes.....	4.75

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, Rue de Jussieu, 6
LYON

ANNUAIRE GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon
et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN

DE LA

Ville de St-Etienne

Echelle 1/10.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie
(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

LIBRE CHRONIQUE

A travers les gaités de l'heure présente : le défilé des témoins — plus ou moins cocasses — devant le Conseil de guerre de Rennes, les appréciations aussi divertissantes que contradictoires de ces mêmes témoignages par les organes de la presse des deux partis « dreyfusiste et anti-dreyfusard » continuant à tirer des mêmes faits et incidents, des conclusions diamétralement opposées ; les recherches de plus en plus infructueuses de l'insaisissable, impondérable et intangible meurtrier de M^e Labori ; les procès dont ce dernier menace les journaux qui doutent de son trou de balle ; la rentrée sensationnelle de l'assassiné dans le prétoire, où, d'avocat, il passe quasi président... en s'asseyant dans un confortable fauteuil ; l'assaut de courtoisie entre le colonel Jouaust et ce miraculeux convalescent, etc., etc., etc., à travers toutes ces exilarances, auxquelles les grôtesques péripéties du siège de l'invincible citadelle de la rue de Chabrol font écho à Paris, une tragique nouvelle est tombée comme un coup de foudre, faisant une cruelle diversion à toutes ces turlupinades : la mortelle rencontre « dans les ténèbres de l'Afrique » des capitaines Voulet et Chanoine faisant fusiller le lieutenant-colonel Klobb et le lieutenant Meynier, chargés de les appréhender et de les ramener prisonniers, sous l'inculpation d'actes barbares commis au cours de leur voyage d'exploration — sur la dénonciation d'un de leurs compagnons d'armes, le lieutenant Péteau.

Avant même que ce funeste événement — dont l'atrocité paraît incroyable de prime abord — soit tiré au clair, et sans attendre plus ample informé, chacun des deux camps que « l'Affaire » met aux prises, s'en est emparé ; l'un pour en dramatiser encore toute l'horreur, l'autre pour plaider les circonstances atténuantes de la folie, du vertige et des hallucinations provoqués par l'implacable soleil soudanien et les mirages fiévreux enfantés par les troublantes solitudes équatoriales.

Le commandant Marchand et le colonel Monteil — deux compétences indiscutables, en l'espèce — expriment aussi cette dernière opinion.

Mais sont-ils bien sûrs que l'exemple de l'ingratitude et de l'injustice officielles — dont ils sont eux-mêmes les déplorable victimes — n'ait pas égaré et surexcité jusqu'au crime leurs deux émules, dont la France, hier encore, était fière et qu'elle maudit, hélas ! aujourd'hui ?...

**

Il vient de se passer, d'ailleurs, à Paris, des actes de sauvagerie d'une authenticité beaucoup moins douteuse.

Le compagnon Sébastien Faure ayant décidé de reprendre la rue — pas la rue de Chabrol — aux antisémites inclus dans leur forteresse du Grand-Occident, a trouvé non seulement la rue, mais la place de la République occupées par les braves sergots de ce bon M. Lépine.

On s'est fort assommé,

car les bandes anarchistes de Sébastien — déplorablement myopes — ayant pris, sans doute, le commissaire de police Goullier pour M. Jules Guérin, l'ont frappé, piétiné et talonné, au point de le faire décorer de la Légion d'honneur.

Poursuivant le cours de leurs exploits, ces libérateurs de la rue, insuffisamment renseignés sur leur objectif, confondirent la redoute antisémite de la rue de Chabrol avec l'église Saint-Joseph, qu'ils saccagèrent, livrant au pillage et au feu les objets du culte.

Mais, au lieu de recueillir les félicitations et les encouragements de leurs alliés ministériels d'Auteuil et de Longchamps, l'avant-garde de la garde civique de M. Loubet se vit courir sus par les brigades les plus centrales et coffrer comme de simples Déroulède, ou de vulgaires nationalistes.

Quant à Sébastien Faure — qui devait reprendre la Bastille et n'a pris que... le tramway, où il s'est fait prendre — il jure maintenant, sur le Dieu de son adolescence, qu'il n'est pour rien dans les scènes de cannibalisme et de vandalisme, auxquelles il conviait le « peuple » dans son *journal du dit*.

Que n'est-il resté aussi tranquille sur le boulevard que le Président Loubet sous les ombrages de Rambouillet, où il vient de faire l'ouverture en tirant des lapins... qui n'ont pourtant pas commencé ?

FRANC-SILLON.

AOUT EN PROVENCE

*A l'ombre du gerbier géant l'airée est prête ;
Le fermier, dans le rond où s'entassent les blés,
Fait tourner, retenant les licous rassemblés,
Six chevaux camarguais noirs comme la tempête.*

*Sous l'ardent soleil d'août, ils vont, regardez-les !
Et le sol dur résonne, et rien ne les arrête.
Lui, suant, mais joyeux plus qu'au jour de sa fête,
Rêve de sacs d'écus et de greniers comblés.*

*Cependant le soir vient et la brise s'élève,
La paille en tourbillons vermeils comme son rêve
Monte, se colorant aux rayons du couchant.*

*Et, tandis que décroît le galop circulaire,
Le rustique songeur droit, au milieu de l'air,
Dans un nuage d'or voit sa ferme et son champ.*

Paul ARÈNE

LES ÉTRANGERS EN FRANCE

La pétition qui vient d'être adressée aux pouvoirs publics par les étudiants en médecine ramène à l'actualité cette importante question des étrangers en France.

Jadis, M. Berthelot, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, fut appelé, devant une commission de la Chambre, à donner son opinion sur l'idée d'un impôt dont on voulait frapper les ouvriers étrangers. M. Berthelot fit des réserves, objectant qu'on s'exposait à des représailles et que, peut-être les traités existants s'opposaient à l'établissement de cette taxe... Bref, le projet fut ajourné, mais cependant la question subsiste et renaît périodiquement sous une forme ou sous une autre, mais toujours aussi grave et délicate.

La concurrence faite au travailleur français par l'ouvrier étranger aggrave, pour le premier, les conditions déjà pénibles de l'existence, et augmente les difficultés de la lutte pour la vie, si nombreuses pourtant en cette fin de siècle tourmentée, dégoûtée du passé, mécontente du présent, incertaine de l'avenir.

Ce sont les étudiants en médecine qui, cette fois, se plaignent de cette concurrence. On vient de publier les résultats d'un travail dû à M. le docteur Bertillon, chef du bureau de statistique de la ville de Paris. Ce document établit qu'à Paris, il y a 2,401 docteurs français et 521 docteurs étrangers, soit une proportion de cinq médecins français pour un médecin étranger.

Il n'y a, paraît-il, en Europe, aucune capitale qui soit dans cette situation due certainement aux privilèges dont jouissent les étudiants étrangers au détriment des étudiants français. Ceux-ci, en effet, doivent pour être admis à faire leurs études médicales, subir les épreuves des baccalauréats ès-lettres et ès-sciences français, ce qui n'est point exigé des étrangers qui, de plus, ne font pas de service militaire et évitent toutes les charges publiques auxquelles nos concitoyens ne peuvent se soustraire.

L'année passée au régiment, de par la loi de 1889, par les étudiants en médecine, est évidemment une année de retard vis-à-vis de leurs concurrents étrangers. Malgré cela, il ne saurait être question d'interdire l'exercice de la médecine, en France, à des gens ayant obtenu le diplôme de docteur français, mais qu'au moins, il soit imposé aux étudiants étrangers les mêmes formalités, les mêmes conditions qu'aux étudiants français.

Que l'on exige, des uns comme des autres, les mêmes titres universitaires acquis par les mêmes baccalauréats et examens et que les étudiants étrangers qui n'auraient pas rempli ces conditions ne puissent obtenir que des diplômes honorifiques ne leur conférant pas le droit d'exercer la médecine en France, voilà qui n'est pas, je suppose, de l'ostracisme ni du chauvinisme, mais de la plus stricte équité.

Nous sommes débordés par les étrangers, cela est indéniable, et c'est une invasion comme une autre, contre laquelle il sied de nous défendre, de nous protéger. Lorsqu'on songe qu'en ce moment, Paris est la résidence de *cent quatre-vingt mille* étrangers, sans compter près de cinquante mille naturalisés, il y a de quoi réfléchir, n'est-ce pas ?

Sur ce nombre formidable, à peine deux mille propriétaires ou rentiers, dont le séjour n'est pour nous ni une charge ni une concurrence. Cela fait donc, rien que pour Paris, plus de cent cinquante mille individus, une véritable armée, pouvant facilement devenir, par suite de chômage général, dans un cas de catastrophe publique possible, une charge énorme, et même, à l'occasion, un véritable danger.

La France est le seul pays, en Europe, qui contienne une telle proportion d'étrangers. Le différence est colossale. Londres et Vienne comptent vingt-deux étrangers pour mille habitants ; Saint-Petersbourg, vingt-quatre ; Berlin, *seulement onze*, et Paris, *soixante-quinze pour mille* !

Qu'en pensez-vous ? Naturellement, cette invasion, toute économique qu'elle soit, n'est point le fait de nos amis, peu nombreux relativement. Par contre, les compatriotes de signor Crispi abondent dans tous les coins de notre France, et tandis que Berlin ne contient pas un millier de Français, il n'y a pas moins de vingt-six mille Allemands à Paris ! Il n'est pas étonnant, à ce compte, que beaucoup de personnes voient ou se figurent voir des espions partout !

Ce que nous avons le plus, en France, comme étrangers, ce sont des Belges ; la statistique en fait foi. La Belgique est un pays ami, certainement ; n'empêche que ses émigrants font un tort considérable à nos ouvriers français, principalement dans la région du Nord où la concurrence crée, entre ceux-ci et ceux-là, une rivalité de tous les instants et qui revêt les formes les plus variées et les plus aiguës. J'ai ouï dire qu'à Roubaix, nombre de ces bons Belges sont les plus fermes soutiens du parti collectiviste et les champions de l'internationalisme. Si des gens à qui nous accordons généreusement l'hospitalité se conduisent comme on me l'a raconté, ils agissent ainsi que de réels ennemis, bien que venant d'un pays ami.

Quoi qu'il en soit, reconnaissants ou non de l'accueil large qui leur est fait dans notre pays, les étrangers sont parmi nous trop nombreux. Si la terre de France leur convient mieux que celle de leur pays, qu'ils adoptent complètement leur nouvelle patrie, qu'ils en acceptent les lois, les charges et les obligations, qu'ils quittent leur qualité d'étrangers, qu'ils deviennent citoyens français.

Nous pourrions alors leur accorder toute notre sympathie, nous ne nous plaindrions plus de leur concurrence, nous n'aurons plus à leur égard aucune méfiance ; on ne pourra plus insinuer qu'ils ne sont « nichiens ni loups » qu'ils ont voulu échapper, aux

On achète au comptant

à l'Agence **FOURNIER**

TOUS LES

Bons Fonciers, Algériens, de Panama, du Congo, de la Presse et de l'Exposition, sans aucun frais de courtage. — Rue Confort, 14, LYON, à l'entresol.

Eviter les contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable nom

EN VENTE à l'Agence FOURNIER

LYON — 14, rue Confort, 14 — LYON

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

la 41^e et nouvelle édition du

CICÉRON DE LYON

Contenant la nomenclature des rues avec leurs tenants et aboutissants ; le service des tramways et omnibus de Lyon et de la banlieue et des voitures *extra muros*. Chemins de fer.

Prix : 10 cent. — Par la Poste : 15 cent.

Agence de Publicité Fournier

14, rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

EN 20 JOURS
GUÉRISON RADICALE de l'Anémie
Par l'ÉLIXIR DE ST-VINCENT-DE-PAUL
Seul Produit autorisé spécialement.
Pour Renseignements, s'adresser chez les
SŒURS de la CHARITÉ, 106, Rue Saint-Dominique, PARIS
GUINET, Pharmacien-Chimiste, 1, Passage Saulnier, Paris.
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

LIRE TOUS LES DIMANCHES
L'ÉCHO THERMAL
Revue Mondaine et Théâtrale
des VILLES D'EAUX
10 c. PARTOUT 10 c.

AGENCE FOURNIER
14, rue Confort
AFFICHAGE
ET
DISTRIBUTION
d'imprimés

ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ABONNEMENT SANS FRAIS
A tous les Journaux
DU MONDE
AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14, LYON

Maison Benevolo
48, r. République, Lyon. Optique de choix
14 méd. or et arg. Seule concess. p^r la région des
VERRES
ISOMÉTROPE
Approuvés p^r la
Soc. Ophtalmolo-
giqu. de Paris.
L'œil la Marque \$ sur chaque Verre.
Jumelles théât., courses, camp., marine. Spéc.
de Jumell milit. Instrum. de physiq., géodésie,
œnologie. **Ebullioscope Benevolo** breveté, pour
l'essai des vins.

obligations militaires et autres de leur pays
et que, pendant que nous subissons les nô-
tres, eux prennent nos places, nos emplois,
nos travaux.

La naturalisation, voilà le remède à cette
situation alarmante, l'invasion des étrangers,
et pour ceux-ci le moyen d'échapper aux
mesures défensives que nous serons tôt ou
tard forcés d'adopter contre eux, lorsque
l'envahissement et la concurrence auront
fait de tels progrès qu'ils convaincront les
plus craintifs comme les plus optimistes.

Georges ROCHER.

Charbonnières-les-Bains

La saison théâtrale a pris fin, jeudi, sur
une brillante représentation donnée par les
artistes à leur bénéfice. La coquette salle du
théâtre regorgeait d'une assistance d'élite,
heureuse d'apporter ses sympathies aux bé-
néficiaires en tête desquels il faut citer
Mme Streliski, Mme Aubergat, Mlle Dubiaux
qui ont été chaleureusement applaudies. M.
Forest, l'excellent trial a été hilarant dans
ses scènes militaires, la salle lui a fait une
véritable ovation accompagnée de palmes et
de bouquets bien mérités. MM. Abeyl, Fer-
ny, Vals, Castin ont eu également leur part
de succès; MM. Streliski, A. Bedetti, Ver-
guet, avaient bien voulu prêter leur gra-
cieux concours à leurs camarades, aussi ont-
ils récolté une ample moisson de braves.

Le spectacle avait commencé par une spi-
rituelle comédie *Timidité*, écrite par un des
artistes de la troupe et prestement enlevée
par Mlle Deutzer, une spirituelle ingénue de
beaucoup d'avenir, M. Ferny, un jeune
comédien de race, et par l'auteur.

La soirée s'est terminée par « Maître
Pathelin » brillamment interprété par MM.
Vals, Forest, Castin, Abeyl, Ferny, Sens et
Mmes Aubergat, Dubiaux et Deutzer.

Tous mes compliments à l'orchestre et à
son sympathique directeur M. Ladot, ainsi
qu'à Mlles Paque et Bense qui avaient bien
voulu se charger du rôle ingrat de pianiste
accompagnateur.

CONCERTS BELLECOUR SAISON 1899

Tous les soirs, à 8 heures et demie, grand
concert par l'orchestre complet du Grand-
Théâtre sous la direction de M. Ch. Far-
gues.

Pour les abonnements s'adresser à l'Agence
Fournier, rue Confort, 14.

Prix de l'abonnement pour la fin de la
saison, 6 francs.

CASINO DES ARTS

Tous les soirs à 8 heures : spectacle varié
Au programme : les clowns Bibb et Bobb,
les sœurs Winterburns, Vilbert, Remarc.
et Rillay.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2214 du 2 septembre

CHRONIQUES : *Courrier de Paris*, par
Pierre Véron. — Variété : *Mlle Rosette*, par
G. Lenôtre. — *Le Procès de Rennes*, par X.
— *Les asiles d'aliénés en Allemagne*, par
E. M. — *Memento de la Semaine*; *La Mis-
sion Voulet*, par G. Bidarsy. — *Les courses*,
par Archiduc. — *Chronique sportive*, par
A. Wimille. — *La peste en Portugal*, par
A. R. M. — *Les petits trous pas chers*, par
Malatesta; etc., etc.

Explication des gravures, Revue comi-
que, Echecs, Rébus, Récréations, Memento
de la semaine, Sport, Chronique des cour-
ses, etc.

Nouvelle illustrée : *Les Sœurs de Lait*,
par F. Dacre, illustrations de L. Bombled.

Le numéro : 50 centimes.

JOURNAL DE LA BEAUTÉ

Journal des Dames et des Jeunes Filles

Redaction et Administration, Paris, 34, rue de Lille, Paris

Paraît tous les mardis. — Le numéro :
10 centimes.

BULLETIN FINANCIER

La liquidation a commencé aujourd'hui
par la réponse des primes; des efforts ont
été faits pour que cette opération se fasse
aux plus hauts cours de façon à ce que le
chiffre des primes levées soit le plus élevé
possible et qu'il y ait lieu à des rachats,
c'est ce qui est arrivé.

Le 3 o/o, qui finissait hier à 100,35 a été
répondu à 100,45, et s'est avancé à 100,67
dernier cours. Le 3 1/2 o/o, cote 102 et
l'amortissable 100.

La réponse des primes n'a eu aucun effet
sur les actions de nos sociétés de crédit. Le
Crédit Foncier s'est négocié à 707, le Cré-
dit Lyonnais à 958.

Nos chemins ont donné lieu à quelques
transactions. Le Lyon ferme à 1850. Le
Midi à 1335 et le Nord à 2087.

Le Suez, sans changement, cote 3550,
L'Extérieure s'est relevée à 59,45, l'Italien
reste à 92,15, le Portugais s'est échangé à
24,05. Le Russe 3 o/o cote 90, le Turc 4 o/o
à 23,20 et la Banque Ottomane à 566.

Affaires assez suivies sur les actions de
l'Epicycle dont les actions sont cotées 125
et 127 sur le marché en banque.

Le Propriétaire-Gérant; V. FOURNIER.

mp. P. LEGENDRE & C^{ie}, Lyon. — Anc. Maison A. Wallener

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications
survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service
d'Été. — Prix : 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS